

Être libres pour la libération ?

Anselm Jappe

IL Y A DEUX NOUVELLES. LA BONNE nouvelle est que notre vieil ennemi, le capitalisme, semble se trouver dans une crise gravissime. La mauvaise nouvelle est que pour le moment aucune forme d'émancipation sociale ne semble vraiment à portée de main et que rien ne garantit que la fin possible du capitalisme débouchera sur une société meilleure. C'est comme si l'on constatait que la prison où l'on est enfermé depuis longtemps a pris feu et que la panique se diffusait parmi les gardiens, mais que les portes restaient verrouillées...

Je voudrais commencer par un souvenir personnel qui concerne le Mexique. J'ai visité votre pays en 1982, quand j'avais 19 ans, sac à dos. Je vivais alors en Allemagne. Malgré le fait qu'on parlait à l'époque du « Tiers monde » et de sa misère, c'était autre chose de le connaître réellement et d'être confronté aux enfants qui mendiaient pieds nus dans la rue. À Mexico je logeais dans une espèce d'auberge de jeunesse gérée par des Suisses, et un soir en rentrant, accablé par la vision de la pauvreté en ville, je me mis à lire un exemplaire de l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel* qui y traînait. Je tombai sur un grand

Ce texte est issu d'une communication présentée à San Cristobal de las Casas (Mexique) lors du « Second séminaire international de réflexion et d'analyse : Planète Terre, mouvements antisystémiques » (30 déc. 2011-2 janvier 2012) célébrant le 18^e anniversaire de l'insurrection zapatiste, ce qui explique certaines allusions et adresses au public. Anselm Jappe, philosophe, est l'un des principaux acteurs de la nouvelle critique de la valeur, et l'auteur de plusieurs ouvrages sur ce thème ainsi que sur Guy Debord et l'Internationale Situationniste.



reportage consacré à l'état de la société allemande, qui semblait alors à son apogée. La description était désolante au plus haut degré : rien que des dépressions et de la pharmacodépendance, des familles déstructurées, des jeunes démotivés et du délabrement social. Je me sentais plongé moi-même dans un abîme. J'avais déjà une longue expérience de la critique théorique et pratique du capitalisme, dont je pensais tout le mal possible. Mais jamais avant je n'avais senti avec une telle force en quel monde nous vivons, un monde où les uns crèvent de faim et où les autres, ceux qui sont censés se trouver au bon bout de la chaîne, sont également si malheureux qu'ils se bourrent de médicaments ou se tuent. (D'ailleurs, mes souvenirs de la vie en Allemagne confirmaient plei-

nement ce reportage). Où je ressentais que les pauvres sont malheureux et les « riches » également, et que le capitalisme est donc un malheur pour tous. Je compris que ce système ne profite, en dernière instance, à personne, que faire « se développer » les pauvres pour les faire devenir comme les riches ne servirait à rien, et que la société marchande était l'ennemi du genre humain.

Mais en même temps, ce système semblait être fort, très fort, en 1982, et on ne pouvait que se déprimer on considérant le rapport des forces entre ceux qui voulaient, d'une manière ou d'une autre, changer ce système, et les forces dont disposait ledit système, y compris le consensus qu'il suscitait malgré tout et les bénéfices matériels qu'il pouvait encore distribuer.

Aujourd'hui, on dirait que la situation a radicalement changé. Ces jours-ci on évoque en Europe, dans les instances politiques et dans les grands médias, des scénarios catastrophiques, du genre argentin. Il n'est pas nécessaire que je m'étale davantage ici sur le fait qu'on ressent partout une très grave crise du capitalisme, permanente au moins depuis 2008. Vous avez peut-être lu la traduction de mon article où je tente d'imaginer ce qui arrivera dans les sociétés européennes si l'argent, tout argent, perd son rôle après un effondrement financier et économique¹. Le journal *Le Monde* l'a publié et de très

1. La version complète de ce texte, « L'argent est-il devenu obsolète ? », est parue dans *Offensive Libertaire et Sociale* n° 32, déc. 2011, et est accessible en ligne sur <http://palimpsao.over-blog.fr/article-l-argent-est-il-devenu-obsolete-version-complete-par-a-jappe-93219812.html>.

nombreux lecteurs l'ont commenté ; cependant, je pense qu'il y a quelques années encore, on m'aurait classé dans la même catégorie que ceux qui voient des ovnis...

Cependant, et c'est un premier constat important à faire, cette crise du capitalisme n'est pas due aux actions de ses adversaires. Tous les mouvements révolutionnaires modernes et presque toute la critique sociale ont toujours imaginé que le capitalisme disparaîtra parce que vaincu par des forces organisées décidées à l'abolir et à le remplacer par quelque chose de meilleur. La difficulté était de battre en brèche l'immense pouvoir du capitalisme, qui se trouvait autant au bout du fusil qu'il était ancré dans les têtes mêmes ; mais si l'on y parvenait, la solution de rechange était déjà à portée de main : en effet, c'était l'existence même d'un projet alternatif de société qui causait, en dernière instance, les révolutions.

Ce que nous voyons aujourd'hui, c'est l'effondrement du système, son autodestruction, son épuisement, son sabordage. Il a rencontré finalement ses limites, les limites de la valorisation de la valeur qu'il portait dans son noyau depuis le début. Le capitalisme est essentiellement une production de valeur, qui se représente dans l'argent. Seul ce qui donne de l'argent intéresse dans la production capitaliste. Cela n'est pas dû essentiellement à l'avidité des méchants capitalistes. C'est le fait que seul le travail attribue de la « valeur » aux marchandises. Et cela veut dire aussi que les technologies n'ajoutent pas de valeur supplémentaire aux marchandises. Plus on utilise de machines et d'autres technologies, moins il y a de la valeur dans chaque marchandise. Mais la concurrence pousse sans cesse les propriétaires de capital à utiliser des technologies qui remplacent le travail. Ainsi, le système capitaliste sape ses propres bases, et il le fait depuis le début. Seule l'augmentation continue de la production des marchandises peut contre-carrer le fait que chaque marchandise contient toujours moins de « valeur », et donc de sur-valeur, traduisible en argent². On connaît les conséquences écologiques et sociales de cette course folle à la productivité. Mais il est également important de souligner que cette chute de la masse de valeur ne peut pas être compensée éternellement et qu'elle entraîne finalement une crise de l'accumulation du capital même. Dans les dernières décennies, l'accumulation défailante a largement été remplacée



2. Voir, d'A. Jappe, *Les Aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur*, Paris, Denoël, 2003, et *Crédit à mort : la décomposition du capitalisme et ses critiques*, Lignes, 2011.

par la simulation à travers les finances et le crédit. Maintenant, cette vie « sous perfusion » du capital a également rencontré ses limites, et la crise du mécanisme de la valorisation semble désormais irréversible.

Cette crise n'est pas, comme certains veulent le croire, une ruse des capitalistes eux-mêmes, une manière de faire passer des mesures encore plus défavorables aux travailleurs et aux bénéficiaires d'aide publique, de démanteler les structures publiques et d'augmenter les profits des banques et des super-riches. Il est incontestable que certains acteurs économiques réussissent encore à tirer de gros bénéfices de la crise, mais cela veut seulement dire qu'un gâteau toujours plus petit est coupé en parts plus grandes pour un nombre toujours plus réduit de concurrents. Il est évident que cette crise échappe à tout contrôle et menace la survie du système capitaliste en tant que tel.

Bien sûr, cela ne veut pas dire automatiquement que nous assistons au dernier acte du drame commencé il y a 250 ans. Que le capitalisme a atteint ses limites – au plan économique, écologique, énergétique – ne signifie pas qu'il va s'écrouler d'un jour à l'autre, même si cela n'est pas à exclure totalement. On peut plutôt prévoir une longue période de déclin de la société capitaliste, avec des îlots situés un peu partout, souvent

“Que le capitalisme a atteint ses limites ne signifie pas qu'il va s'écrouler d'un jour à l'autre, même si cela n'est pas à exclure totalement”

entourés de murs, où la reproduction capitaliste marche encore, et des vastes étendues de terre brûlée où les sujets post-marchands doivent chercher à survivre comme ils le peuvent. Le trafic de drogue et le fouillage des déchets sont deux des faces le plus embléma-

tiques de ce monde qui réduit les êtres humains eux-mêmes à des « déchets » et dont le plus grand problème n'est plus d'être exploités, mais d'être simplement « superflus » du point de vue de l'économie marchande, sans avoir cependant la possibilité de retourner à des formes pré-capitalistes d'économie de la subsistance dans l'agriculture et l'artisanat. Là où le capitalisme et son cycle de production et de consommation ne fonctionneront plus, on ne pourra simplement retourner à des formes anciennes de société, mais on risque d'entrer dans de nouvelles formes qui combinent les pires éléments des autres formations sociales. Et il est sûr que ceux qui vivent dans les secteurs de la



société qui « marchent » encore vont défendre leurs privilèges bec et ongles, avec des armes et des techniques de surveillance toujours plus sophistiquées. Même en tant que bête mourante, le capitalisme peut encore faire des ravages terribles, pas seulement en déclenchant des guerres et des violences de tout genre, mais aussi en provoquant des dégâts irréversibles sur le plan écologique, avec la dissémination d'OGM, de nanoparticules, etc. Donc, la mauvaise santé du capitalisme n'est qu'une « condition nécessaire » pour l'avènement d'une société libérée, elle n'est nullement une « condition suffisante », en termes philosophiques. Le fait que la prison brûle ne nous sert à rien si la porte ne s'ouvre pas, ou si elle s'ouvre seulement sur un précipice.

Cela constitue une grande différence avec le passé : pendant plus d'un siècle, la tâche des révolutionnaires était de trouver des moyens pour abattre le monstre. Si l'on y réussissait, il était inévitable que le socialisme, la société libre — ou quel que soit le nom qu'on lui donnait — devait lui succéder. Aujourd'hui, la tâche de ceux qui étaient autrefois les révolutionnaires se présente de manière renversée : face aux désastres produits par les révolutions perpétuelles opérées par le capital, il s'agit de « conserver » quelques acquis essentiels de l'humanité et de tenter de les développer vers une forme supérieure.

Il n'est plus nécessaire en ce moment de démontrer la fragilité du capitalisme, qui a épuisé son potentiel historique d'évolution — et c'est une bonne nouvelle. Il n'est pas non plus

“Le léninisme sous toutes ses variantes a dû largement lâcher prise sur les mouvements de contestation depuis trente ans, et c’est très bien”

nécessaire, et c’est une autre bonne nouvelle, de concevoir l’alternative au capitalisme sous des formes qui le continuent plutôt. Je dirais qu’il y a beaucoup plus de clarté aujourd’hui sur les objectifs de la lutte qu’il y a quarante ans. Heureusement, deux manières de concevoir l’après-capitalisme – deux manières d’ailleurs généralement entremêlées – qui ont dominé pendant tout le XX^e siècle ont perdu dernièrement beaucoup de crédibilité, même si elles sont loin d’être disparues. D’un côté, le projet de dépasser le marché grâce à l’État, la centralisation,

la modernisation de rattrapage, et de confier la lutte pour y arriver à des organisations de masse conduites par des fonctionnaires. Mettre tout le monde au travail était le but principal de ces formes de « socialisme réel » ; il faut se souvenir que pour Lénine comme pour Gramsci, l’usine de Henry Ford était un

modèle pour la production communiste. Il est vrai que l’option étatique continue à avoir ses adeptes, que ce soit sous forme d’enthousiasme pour le *caudillo* Chávez ou en évoquant plus d’interventionnisme étatique en Europe. Mais au total, le léninisme sous toutes ses variantes a dû largement lâcher prise sur les mouvements de contestation depuis trente ans, et c’est très bien.

L’autre manière de concevoir le dépassement du capitalisme, sous une forme qui ressemble plutôt à son intensification et à sa modernisation, est la confiance aveugle dans les bénéfices du développement des forces productives et de la technologie. Dans les deux cas, la société communiste etc. était

conçue essentiellement comme une *distribution* plus juste des fruits du développement de la société capitaliste et industrielle largement inchangée. L’espoir que la technologie et les machines allaient résoudre tous nos problèmes a subi des coups sévères depuis quarante ans, tant à cause de la naissance d’une conscience écologique que parce que ses effets paradoxaux sur les êtres humains devenaient plus





évidents (je voudrais rappeler en ce lieu qu'Ivan Illich, malgré toutes les réserves que je pourrais émettre sur certains aspects de son œuvre, a eu le très grand mérite d'avoir mis en relief ces aspects paradoxaux et d'avoir ébranlé la foi dans le « progrès »). La croyance que le progrès technologique comporte le progrès moral et social, si elle ne se présente plus guère dans l'exaltation des centrales nucléaires « socialistes » ou de la sidérurgie, ou dans l'éloge inconditionnel du productivisme, a cependant trouvé une nouvelle vie dans les espoirs souvent grotesques placés dans l'informatique et dans la production « immatérielle », par exemple au cours du débat actuel sur l'« appropriation », auquel on associe depuis peu le concept de « commons », de « bien commun ». Il est vrai que toute l'histoire, et la préhistoire, du capitalisme a été l'histoire de la privatisation des ressources qui auparavant étaient communes, avec le cas exemplaire des « enclosures » en Angleterre. Selon une perspective largement diffusée, au moins dans les milieux informatiques eux-mêmes, la lutte pour la gratuité et l'accès illimité aux biens numériques est une bataille qui possède la même importance historique – et elle serait, depuis des siècles, la première bataille gagnée par les partisans de la gratuité et de l'usage commun des ressources. Cependant, les biens numériques ne sont jamais des biens essentiels. Disposer toujours gratuitement de la dernière musique ou du dernier vidéoclip peut être sympathique – mais la nourriture, le chauffage ou le logement ne sont pas téléchargeables, et ils sont au contraire soumis à une raréfaction et à une commercialisation toujours accrues. Le file-sharing peut sembler une pratique intéressante, il n'en constitue pas moins un épiphénomène par rapport à la

raréfaction de l'eau potable dans le monde ou par rapport au réchauffement climatique.

La technophilie sous des formes renouvelées apparaît aujourd'hui moins « ringarde » que le projet de « prendre le pouvoir » et constitue peut-être un obstacle majeur pour une rupture profonde avec la logique du capitalisme. Cependant, la diffusion de propositions comme la décroissance, l'éco-socialisme, l'écologie radicale, le retour des mouvements paysans dans le monde entier, etc., indiquent, dans toute leur hétérogénéité et avec toutes leurs limites, qu'une certaine partie des mouvements de contestation actuels ne veut pas confier au progrès technique la tâche de nous acheminer vers une société émancipée. Et c'est encore une bonne nouvelle...

Je dirais donc qu'il existe actuellement, en principe, une clarté plus grande sur les contours d'une véritable alternative au capitalisme. Un « programme » comme celui ébauché par

“Il existe actuellement une clarté plus grande sur les contours d'une véritable alternative au capitalisme”

Jérôme Baschet lors de la rencontre de 2009³ me paraît tout à fait raisonnable, et il est surtout très important de ne pas se limiter à une critique de la seule forme ultra-libérale du capitalisme,

mais de viser le capitalisme tout entier, c'est-à-dire la société marchande basée sur le travail abstrait et la valeur, l'argent et la marchandise.

Si nous sommes donc un peu plus assurés qu'auparavant que le capitalisme est en crise, et s'il y a un peu plus de clarté sur les alternatives, il se pose la question suivante : comment y arriver ? Je ne veux pas me livrer ici à des considérations stratégiques, ou pseudo-stratégiques, mais me demander plutôt quel genre de femmes et d'hommes pourront accomplir la transformation sociale nécessaire. C'est ici que gît le lièvre. En effet, pour le dire tout de suite, on a souvent l'impression que la véritable « régression anthropologique » causée par le capital, surtout pendant les dernières décennies, a également frappé ceux qui pourraient ou voudraient s'opposer à lui. C'est un changement majeur auquel on ne prête pas toujours toute l'attention nécessaire. L'économie marchande est née dans des secteurs très limités de quelques pays seulement ; ensuite elle a conquis pendant deux siècles et demi le monde entier, pas seulement au sens géographique, mais aussi à l'intérieur de

3. Également publié dans *Réfractations*, n°25, sous le titre « Anticapitalisme, post-capitalisme ».

chaque société – on l’a appelé la « colonisation intérieure ». Peu à peu, toute activité, toute pensée, tout sentiment à l’intérieur des sociétés capitalistes prenait la forme d’une marchandise ou était satisfait par des marchandises. On a souvent décrit les effets de la société de consommation et ses conséquences particulièrement nocives lors de son introduction brutale dans des contextes dits « arriérés » (et ici je pourrais encore citer Illich). C’est bien connu, je ne le répète pas ici. Mais on ne se représente pas suffisamment le fait qu’à cause de cette évolution la société capitaliste n’apparaît plus divisée simplement en dominateurs et dominés, exploités et exploités, administrateurs et administrés, bourreaux et victimes. Le capitalisme est toujours plus visiblement une société gouvernée par les mécanismes anonymes et aveugles, automatiques et incontrôlables de la production de valeur. Tout le monde semble en même temps acteurs et victimes de ce mécanisme, même si les rôles joués et les récompenses obtenues ne sont évidemment pas les mêmes.

Dans les révolutions classiques, et au plus haut point dans la Révolution espagnole de 1936, le capitalisme était combattu par des populations qui le vivaient comme une extériorité, une imposition, une invasion. Ils lui opposaient des valeurs, des manières de vivre, des conceptions de la vie humaine tout autres ; ils constituaient, bon gré mal gré (il ne faut quand même pas les idéaliser), une alternative *qualitative* à la société capitaliste. Et, qu’ils l’admettent ou pas, ces mouvements tiraient une grande partie de leur force de leur ancrage dans des habitudes pré-capitalistes : dans l’aptitude au don, à la générosité, à la vie en collectif, au mépris de la richesse matérielle comme fin en soi, à une autre conception du temps... Marx même a dû admettre à la fin de sa vie que les restes de l’ancienne propriété collective de la terre encore présents en son temps chez de nombreux peuples constituent une base pour une société communiste future. Comme on le sait, même aujourd’hui ces restes existent encore, surtout chez les peuples indigènes de l’Amérique

